

LES  
**LIVRES SACRÉS**

**TOUTES LES RELIGIONS,  
SAUF LA BIBLE,**

TRADUITS OU REVUS ET CORRIGÉS

**PAR MM. PAUTHIER ET G. BRUNET**

L'Asie fut le foyer d'où s'échappa la lumière qui  
vint éclairer nos climats. (D. FERNON.)

PUBLIÉS

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

**ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,**

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

---

**TOME SECONÐ,**

Comprenant les Livres sacrés des indiens; les Livres religieux des Bouddhistes, les Livres religieux des Parsis,  
les Livres religieux des Chinois et les Livres religieux des divers peuples.

---

TOME II - A

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,  
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE THIBAUD, 20, AU PETIT-MONTROUGE,  
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

—  
1866

# SOMMAIRE

*DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME SECOND DES LIVRES SACRÉS  
DE TOUTES LES RELIGIONS.*

---

Livres sacrés des Indiens.	<i>Page</i> 7
Livres religieux des Bouddhistes.	473
Livres religieux des Parsis.	714
Livres religieux des Chinois.	781
Livres religieux des divers peuples.	796

---

# PRÉFACE.

---

Nous offrons au public un nouveau volume comprenant les *Livres sacrés* de divers peuples de l'Orient et faisant suite au recueil déjà publié en 1843 sous la direction de M. G. Pauthier, dans une collection connue sous le nom de *Panthéon littéraire*.

Ce recueil, digne de l'intérêt avec lequel il a été accueilli par les lecteurs sérieux, présentait des traductions bien faites et accompagnées d'éclaircissements nécessaires, de divers ouvrages d'une haute importance.

On y rencontra les livres sacrés de la Chine que les efforts si dignes d'éloges d'illustres missionnaires appartenant à la Société de Jésus avaient fait passer dans notre langue.

On y trouva les lois de Manou, ce code si curieux de l'ancienne société indienne.

L'islamisme y fut représenté par une version fidèle de l'Alcoran, accompagnée d'un travail étendu sur Mahomet et sur ses doctrines.

Quelque important qu'il fût, le volume publié en 1843 était bien loin d'offrir un tableau complet des livres où se trouvent les doctrines religieuses de l'Orient ; les Védas, ces collections d'hymnes qui sont depuis tant de siècles, l'image fidèle du culte des habitants des bords du Gange n'y figuraient nullement ; le bouddhisme, cette religion qui domine dans d'immenses contrées, n'avait pas obtenu la plus légère mention ; les écrits attribués à Zoroastre et qui forment le code de la croyance des Guèbres ou Parsis, avaient été complètement passés sous silence. Il n'avait pas été dit un seul mot des ouvrages qui au Tibet et au Japon sont l'objet de la vénération publique.

Loin de nous l'idée de signaler d'aussi graves lacunes comme entachant le mérite du travail publié par M. Pauthier ; le cadre que s'était tracé le savant éditeur l'avait contraint à se renfermer dans des limites rigoureuses ; ajoutons que depuis une vingtaine d'années les études orientales ont accompli d'immenses progrès et qu'on possède maintenant d'excellentes éditions, de bonnes traductions d'ouvrages religieux qui alors n'existaient qu'à l'état de manuscrits accessibles à un nombre excessivement réduit de savants.

Nous nous sommes proposé de mettre le lecteur français en mesure de connaître des productions publiées en diverses langues étrangères et d'autant moins répandues chez nous qu'elles sont presque toutes d'un prix excessif.

Nous adoptons l'ordre chronologique, celui qui nous semble le plus rationnel ; nous commençons par les Védas ou livres des Indiens et par les ouvrages qui s'y rattachent ; nous passons ensuite au bouddhisme, c'est-à-dire, à la doctrine qui, vers le VI<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, s'éleva contre les principes du brahmanisme ; nous arrivons en troisième lieu aux écrits où se place le tableau des dogmes des Parsis ; une quatrième partie est consacrée à des ouvrages émanant de la Chine ; enfin une cinquième partie renfermera les notions relatives aux livres religieux de quelques peuples appartenant soit à l'antiquité, soit à des temps plus modernes, tels que les Egyptiens, les Druses, etc.

Nous faisons précéder chacun des livres que nous plaçons dans notre recueil d'une introduction que nous nous sommes efforcés de rendre courte et substantielle ; il était indispensable, lorsqu'il s'agit de productions si peu connues de la masse des lecteurs, si étrangères

à toutes les idées habituelles aux Européens, de les accompagner de quelques explications, sans lesquelles elles n'offriraient que des énigmes incompréhensibles.

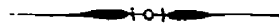
Nous avons dû placer, aux passages obscurs, des notes, dont nous nous sommes attachés à limiter le nombre et à resserrer l'étendue.

On pourrait écrire des volumes entiers si on se laissait aller à la discussion des questions que soulève à chaque instant la lecture des Védas ou des livres bouddhiques; tel n'était pas notre but; nous avons voulu offrir une reproduction aussi fidèle que possible des textes originaux, et ne pas aborder l'examen de questions qu'il faut laisser agiter dans des ouvrages spéciaux et qui, pour être traitées en entière connaissance de cause, exigent d'ailleurs que les études orientales aient fait encore de nouveaux progrès dans la carrière qu'elles poursuivent avec honneur.

Bien des absurdités se rencontrent dans les livres religieux des nations de l'Orient, on y trouve aussi parfois des idées remarquables à divers titres; la mythologie souvent puérile, toujours étrange de ces peuples y est exposée dans tous ses détails. Nous n'aurons pas à retracer ici un tableau de toutes ces aberrations de l'esprit humain abandonné à ses écarts; ce serait nous écarter du but que nous nous sommes proposé, et qui, nous le répétons, consiste à présenter une partie des livres sacrés de l'Orient en n'y joignant que d'indispensables éclaircissements.

Nous disons une partie, car il existe en effet chez les Asiatiques une foule d'ouvrages regardés comme canoniques et qui ne sont pas encore parvenus en Europe ou qui n'y ont encore trouvé ni éditeur, ni traducteurs. Plusieurs de ces productions sont d'une étendue démesurée; nous aurons à signaler sous ce rapport celles qui font loi chez les Tibétains. Au Japon, chez les Birmans, en Cochinchine, à Siam, circulent des livres religieux à l'égard desquels l'Europe ne possède encore que quelques vagues notions tout à fait insuffisantes.

Le plan que nous nous sommes tracé est vaste et semé de difficultés; nous savons bien que nous ne les avons pas toutes surmontées, mais nous espérons, pour prix d'un travail long et persévérant, avoir réussi à terminer un volume qui tiendra dans les bibliothèques, une place honorable à côté de celui dont il est le complément.



LES  
**LIVRES SACRÉS**  
DE TOUTES LES RELIGIONS,

SAUF LA BIBLE.

—  
**PREMIÈRE PARTIE.**

**LIVRES SACRÉS DES HINDOUS.**

—  
PREMIÈRE SECTION,

**LES VÉDAS.**

—  
AVANT-PROPOS.

§ I. — *Origine et caractère des Védas.*

Le nom de *Védas* est donné, chez les Hindous, à des compositions qu'ils regardent comme ayant été révélées par Brahma lui-même et comme ayant été conservées par la tradition, jusqu'à ce qu'elles fussent arrangées dans leur état actuel par un sage, qui obtint ainsi le surnom de Vyasa, ou Vêda-Vyasa, c'est-à-dire compilateur des Védas. C'est la plus vieille et la plus singulière production du génie indien, elle mérite bien l'attention dont elle est l'objet de la part de l'érudition moderne.

Composés à une époque immémoriale, les Védas représentent dans l'histoire de l'esprit humain une phase inconnue qui a servi de point de départ aux principales idées dominant dans l'antiquité classique. Ce sont des recueils d'hymnes composés pour des tribus qui, venant du vaste plateau de l'Asie centrale, descendirent vers les sources de l'Oxus et de l'Indus et s'établirent au milieu des plaines qu'arrose le Gange. Il y avait chez ce peuple qui appartenait à la grande branche de la race humaine connue sous le nom d'*Arya*, une civilisation simple et douce; ses mœurs étaient patriarcales; il parlait une langue harmonieuse et polie qui est restée la mère de la plupart des dialectes modernes en usage dans la vaste péninsule de l'Inde et qui a présenté, à l'érudition moderne, d'incontestables ressemblances avec le grec, avec le latin, avec l'allemand, avec le persan. Non-seulement on a déterminé un grand nombre de radicaux essentiels qui se trouvent communs à tous ces idiomes, mais encore la grammaire est fondamentalement la même. En s'établissant dans l'Inde, les Aryas refoulaient devant eux des populations plus barbares, qui se réfugiaient dans les bois et sur les montagnes, et qui durent à leurs coutumes sauvages et à leurs déprédations meurtrières, de devenir le type de ces génies malfaisants, de ces démons souvent mentionnés dans les Védas. La religion simple de ces peuples agriculteurs et bergers ignorait

toutes ces légendes compliquées, si souvent indécentes et absurdes, qui se développèrent plus tard sur le sol de l'Inde et qui, inscrites dans les livres sacrés, connus sous le nom de Puranas (1), sont encore regardées comme vérités incontestables depuis l'Indus jusqu'au Gange, et de l'Himalaya à Ceylan.

Les Védas ne fournissent pas d'ailleurs de matériaux pour l'histoire positive des anciens habitants de l'Inde, circonstance qui a provoqué de la part d'un oriental distingué (M. J. Möhl, *Journal asiatique* juillet 1849) une observation que nous devons placer ici. « On a vu des critiques européens reprocher aux Védas de ne pas contenir des faits; et il est vrai que ces livres ne parlent ni de batailles, ni de conquêtes, ni de tout ce catalogue de calamités qui forme le fond des chroniques, mais on y voit le tableau des origines de la société civilisée, on y observe les premières formes des idées que l'Inde et la Grèce ont élaborées plus tard. Ce sont là des faits plus considérables que tous les faits matériels, ce sont des faits moraux qui ont exercé une influence plus grande et plus durable que tous les événements politiques. »

Pendant bien longtemps les Védas ont été ignorés de l'Europe; les auteurs du xviii<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècle, qui s'occupèrent de l'Inde, n'en soupçonnèrent pas l'existence; la connaissance de ces livres vénérés, écrits dans une langue morte, était réservée aux seuls Brahmanes, et les préjugés de caste ne permettaient pas qu'on communiquât à des Européens regardés comme des infidèles détestés, les mystères de la religion indienne. Vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, à mesure que les Anglais, devenus maîtres de l'Hindoustan, commençaient à étudier la langue et la littérature de leurs nouveaux sujets, quelques travailleurs zélés, Polier, Wilkins, William Jones, eurent connaissance de quelques parties de ces écrits. On s'en procura des copies incomplètes, on tenta quelques essais de traduction nécessairement bien imparfaits d'abord; ce ne fut qu'en 1805 que le monde savant commença à posséder des notions exactes sur ces antiques productions.

A l'époque que nous venons de signaler, un illustre indianiste, Colebrooke, publia, dans le 8<sup>e</sup> volume des *Recherches asiatiques* de la société de Calcutta, un remarquable mémoire sur les Védas. Il les avait lus tous avec leurs commentaires, immense travail que personne peut-être n'a depuis achevé d'une manière aussi complète.

Colebrooke établissait d'abord que, dans les croyances indiennes, les Védas sont d'origine divine, c'est Brahma lui-même qui en a fait part à la race humaine, la tradition les a conservés; le sage Vyasa les arrangea plus tard, et les divisa en quatre parties, le Rig, le Yadjousch, le Sâmân et l'Atharva. Les trois premiers sont les principaux; le quatrième paraît un peu plus moderne que les autres, mais il renferme des parties qui ne sont pas moins curieuses, et les Brahmanes le regardent comme tout aussi authentique. Chaque Véda est formé de deux parties distinctes, les Mantras ou prières, les Brahmanas ou préceptes. La collection particulière d'un Véda reçoit le nom particulier de Sanhita ou recueil; le reste du Véda s'appelle Brahmana, c'est-à-dire, suivant la définition des auteurs indiens, le recueil des préceptes qui prescrivent les devoirs religieux, des maximes qu'impliquent ces préceptes et des arguments qui se rapportent à la théologie.

A la suite des Védas viennent les Oupanishads, habituellement extraits des Brahmanas. Parfois ils renferment des prières ou Mantras, mais c'est à l'état de citations. Le Véda, proprement dit, est formé des Mantras et des formules liturgiques; les doctrines de la théologie indienne se trouvent dans les Oupanishads.

Le premier, le plus vénéré des Védas est le Rig-Véda.

La racine sanscrite *Ritch*, d'où dérive le nom de *Rig-Véda*, signifie louer; un *Ritch* est un hymne, une prière que le prêtre adresse à un Dieu pour le célébrer, pour réciter ses louanges. On comprend ainsi qu'il peut très-bien y avoir des *Ritchas* ou hymnes ailleurs que dans le Rig-Véda, mais celui-ci est, plus spécialement un recueil d'hymnes de ce genre. Le nom du *rishi* ou du poète qui a composé l'hymne, et le nom du dieu qu'il célèbre forment donc un élément essentiel du Rig-Véda. Ces noms ont été conservés dans des tables fort anciennes, dont on ne conteste point l'autorité; elles signalent aussi le mètre particulier dans lequel l'hymne est écrit et le nombre de syllabes que contient chaque *Ritch*. Observons que d'après les Indiens, les hymnes du Véda n'ont point été composés par des hommes; Brahma les a montrés à des

(1) Nous aurons l'occasion de reparler avec détail de ces ouvrages; M. Langlois y voit avec raison des recueils informes de fragments échappés au temps et aux ravages du fanatisme, et composés ou plutôt maladroitement arrangés par des compilateurs modernes; mais, si la forme de ces livres est comparativement nouvelle, le fond est souvent ancien, et sous ce rapport ils méritent d'être examinés. (*Mémoire sur Krishna* dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, t. XVI (1830), p. 211.)